

Claude PONS

Comment j'ai débuté

Octobre 1952. — Finie l'E.N. ! Me voilà enfin seul avec ce bout de papier qui me consacre « instituteur » ! C'est le départ : loin de chez moi. Un village nouveau ; une école à 3 classes. J'aurai le cours élémentaire. Demain, la rentrée. J'ai le trac. De l'inquiétude ? Un peu seulement puisqu'à l'E.N. on nous a appris à faire la classe.

Il importe donc de se ménager un emploi du temps pour préparer les leçons et corriger les devoirs. Celui de la classe est tout prêt : il suffit de trier dans les revues pédagogiques et les notes de l'E.N. Je recopie et j'affiche les répartitions. Il faut penser au CAP prochain.

Les premiers jours sont durs : corrections et préparations sont longues. C'est difficile de préparer 3 ou 4 leçons-modèles chaque jour. Il y a la popote, les cours du soir... Je commence à avoir peur : quel travail ! Mais je flambe encore. « Ça se tassera quand l'apprentissage sera terminé. »

Je n'ai oublié que les gosses. Mais ils sont là qui s'imposent. Je me sens déjà mal à l'aise dans les contraintes d'un horaire et à faire des leçons. Certaines heures sont pénibles. Je me souviens du film : « L'école buissonnière ». J'enlève la chaire. Le directeur est ému. Je suis déjà plus près des gosses.

Fin octobre. — Nous installons une coopérative : une cagnotte pour les menues dépenses. Nous recevons un journal scolaire : les gosses s'animent et réclament. Un camarade me fait envoyer l'« Educateur » et quelques brochures BENP, de Cannes. Ça m'intéresse. Je devine un monde nouveau et quelque chose de grand. « Si vous ne redevenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume enchanté de la pédagogie ». Et « l'histoire du cheval qui n'a pas soif ». Je commence à comprendre. Je suis ce jeune citadin qui voudrait faire boire le cheval qui n'a pas soif (1). J'y mets pourtant de la bonne volonté, et de la persuasion. Mais le cheval ne boit pas.

« Ah ! tu crois que ça se mène ainsi un cheval !... il n'a pas soif. Il fera semblant de boire, peut-être, mais l'eau qu'il aura avalée, il la dégorgera... Il a besoin de bonne luzerne fraîche... laisse-le... après, il aura soif. »

« Allez hardiment et sagement vers la pédagogie du cheval qui galope vers la luzerne et l'abreuvoir. »

« Laissez rentrer la vie à l'école. »

Ah ! je voudrais bien, tout de suite, ouvrir les portes et les fenêtres, et tout changer, bien vite. J'ai peur ; je ne sais pas comment faire. Et l'école, alors ? Il faut bien quand même faire des problèmes ? et les corriger ? Et les leçons d'histoire et de géographie ? oui, tout ce qu'on doit apprendre à l'école ?

Comme cela est compliqué. Tout est remis en question. Je ne sens pas encore combien toute une éducation, et l'École Normale m'ont déformé. J'allais passer à côté de la vie ! C'est bien pour cela qu'elles étaient mornes et inhumaines et fatigantes, certaines heures de classe. Je suis embarqué. Il s'agit de ne pas perdre la tête et d'avancer prudemment.

Maintenant, j'ai un limographe et un peu de papier. Ce sont les premiers textes, un peu pauvres. Ah ! le premier texte... les feuilles fraîchement tirées qui circulent, et la joie de tous à cette première réussite !

Le CAP.

Fin novembre. — Le premier numéro de notre journal. Pour moi, il s'agit d'abord d'un trait d'union entre l'école et le village. Nous avons régulièrement des textes le matin : nous en tirons notre travail de français. Je n'ai pas encore compris tout ce qu'il nous apporte d'autre, et d'abord la vie des gosses. Eux vont plus vite que moi et ce sont eux qui m'entraînent maintenant. Je laisse dessiner, librement. Je dois même freiner le mouvement. La classe reste ouverte pendant les récréations, avant et après l'heure... En quelques semaines, l'atmosphère de la classe est changée. Je ne punis presque plus. Les difficultés... Elles viennent surtout de moi, de mes résistances. Tout ce mouvement est trop rapide pour moi et je comprends mal. Je continue à lire l'« Educateur ». Ah ! si je pouvais visiter une classe, et parler, et voir ! Je dois partir au service militaire en avril : j'essaierai, avant, d'aller au Congrès de Rouen.

Nous nous connaissons mieux, les enfants et moi. Mais les autres classes ? les collègues ? Quelques petits heurts : nous troublons la discipline de l'école. Je comprends, bien sûr ; il faut ménager tout le monde. Nous faisons trop de bruit parfois. Nous jouons un texte libre. Je suis dans la coulisse, derrière le tableau. Quel bruit ! Le directeur entre et fait taire tout le monde.

« Eh ! alors, c'est la foire, quand le maître n'est pas là ? »

Je sors, penaud, de mon coin.

Arrivent les « Infantines », des histoires racontées et écrites par des gosses. Les miens se passionnent et dévorent « Le petit chat qui ne voulait pas mourir », « Les deux petits rétameurs »...

Pour moi, c'est encore une révélation.

Janvier. — Un numéro spécial de l'« Educateur », avec des poèmes de Claude Belleudy :

« Il y a des enfants comme ça
pour rêver et pour chanter
et pour regarder la rivière couler.
Les parents se désespèrent.
Eux, ils s'en vont dans la lumière,
faire l'école buissonnière. »

Tout un monde s'ouvre à moi. Je lis ces poèmes aux enfants. Heures graves. 15 jours après, Tony le retardé, l'instable, le mauvais élève,

nous porte un matin un texte, visiblement provoqué par les poèmes de Belleudy :

LA FAIM

Il y a des hommes qui ont faim,
Il y a des hommes qui ont rien.
Ils crèvent de faim.
Les oiseaux ont faim
et n'ont rien.
Les hommes criaient,
pleuraient,
demandaient à manger.
La vie était dure.
On avait du chagrin
et du venin.
La vie, la vie,
On demande la vie !

30-1-52.

Nous n'avons rien touché. Je suis bouleversé par ce drame insoupçonné. Et, de l'avoir lu devant nous tous, avec quelle émotion, voilà notre Tony qui retrouve un peu plus de sourire. J'apprends : sa mère allemande, il est né pendant la guerre. Voilà le texte libre. Nous n'avons pas conjugué les verbes ce jour-là.

Et cependant, si je regarde mon cahier de préparation, je retrouve encore, de 9 h. à 17 h., une répartition très traditionnelle du travail, avec la causerie du matin qui remplace la morale, avec les leçons et les devoirs, les manuels, les devoirs du soir, et encore quelques punitions.

Bientôt Pâques. Le congrès de Rouen et la découverte d'une grande famille. J'entends Freinet, je suis ému, la première fois, par des peintures. Voilà les films : « Six petits enfants allaient chercher des figues », « Les petits de l'école Freinet », « La fontaine qui ne voulait pas couler ».

C'est beaucoup en quelques jours. Je pars vite. Je suis riche. Je suis enthousiasmé. J'ai peur.

Avril 53. — Quelques jours de classe et je pars à l'armée. J'emporte des livres. J'aurai le temps de lire et de réfléchir.

(1) *Les dits de Mathieu*, BENP n° 47, CEL, Cannes.